

Au cinéma le 14 Septembre



Contact presse et programmation

Manuel ATTALI

01.43.48.61.49

ed@eddistribution.com

www.eddistribution.com



Synopsis

Roumanie, années 60. Serafim, un jeune diplômé de la faculté de médecine, est amené par un sombre caprice du destin dans la ville de Palilula. Au milieu de nulle part.

Palilula est une ville fantôme, perdue au milieu de la plaine de Vallachie. Une zone de quarantaine, un sanatorium, un hôpital improbable, une clinique gynécologique où jamais aucun enfant n'est né...

On peut arriver à Palilula mais pas en repartir. On ne sait jamais si ses habitants mentent, rêvent ou vivent réellement.

Le jeune docteur Serafim ne pourra pas exercer son métier de pédiatre, dans cette ville sans enfant. Il se noiera dans le miel doux et empoisonné du lieu, comme une mouche attrapée par une grenouille.

Roumanie - 2h20 - SCOPE -VOSTF - Couleur - 2012

Interview du réalisateur

Silviu Purcărete

Quel est le point de départ d'Il était une fois Palilula ?

La source d'inspiration du film provient d'un vieil ami, mort maintenant. Il me racontait les histoires de sa jeunesse en tant que docteur dans une petite bourgade en Roumanie. Il a été envoyé là-bas, pendant 5-6 ans, l'endroit était complètement surréaliste et fascinant. C'est à partir de ces histoires-là que j'ai conçu le scénario. Au début le film devait être très long, 12h ou 13h, puis il a subi beaucoup d'évolutions et de transformations. Le financement n'a pas été facile à trouver, mais finalement, voilà.

A quel niveau avez-vous rencontré des difficultés sur l'écriture du film ?

La difficulté était de réduire le film, d'un point de vue acceptable pour la production. Si j'avais été milliardaire j'aurais fait un film de 24h. La boîte de production m'a conseillé de voir un script doctor, un « docteur de scénario » en Allemagne, mais je n'ai pas aimé ce qu'il me proposait. C'était des schémas qui fonctionnent bien habituellement au cinéma mais qui ne m'intéressaient pas. Je pense d'ailleurs que le film est très peu conventionnel de ce point de vue. Le plus dur a été de renoncer à beaucoup d'histoires et de matière.

Comment le film a-t-il été reçu en Roumanie ?

Le film a été mal reçu par la critique et la profession cinématographique. Il a été complètement démolé. Ils n'ont pas aimé, c'est le droit de tout le monde. Si le film n'est pas parfait, je pense que la manière dont ces textes critiques ont été écrits allait bien au-delà de l'analyse objective. Le film ne correspond pas au cinéma qui avait du succès à cette période en Roumanie, le nouveau cinéma roumain (la nouvelle vague). Moi, j'étais un vieillard qui venait du théâtre, et je faisais un film avec une autre esthétique, qui n'avait rien à voir avec la tendance. D'avoir été aussi mal reçu dans mon pays m'a découragé de faire d'autres films.

Comment êtes-vous passé du théâtre au cinéma ? Et pourquoi ce projet plutôt qu'un autre ?

Passer du théâtre au cinéma, c'est assez courant. J'ai des collègues metteurs en scène qui ont fait plusieurs films. Sauf que pour moi l'occasion ne s'était pas encore présentée. Là, il s'agissait d'un texte qui n'avait pas l'ampleur d'un drame théâtral et qui pouvait au contraire être bien adapté au cinéma.



On retrouve quand-même une mise en scène qui rappelle beaucoup le théâtre. Chaque scène est un tableau.

Exactement, c'était la proposition du début, faire comme si cela se passait dans un théâtre. Les conditions du tournage m'ont aussi poussé à faire ça, le studio n'étant pas un vrai studio mais une usine désaffectée qui n'avait pas de vitres, en plein hiver. Pour moi, il fallait que ces mécanismes, ces rouages apparaissent ...

Comment s'est passé le montage ?

Le scénario a été suivi à la lettre, tout était très clair depuis le début, y compris l'enchaînement et le montage. Le film devait durer 3h, il y avait aussi une autre histoire, qui aurait duré 25 Minutes, dont je n'ai pas pu filmer trois petites scènes. Cette histoire ne pouvait plus tenir dans le film et j'ai dû la supprimer. C'est dommage. Le but n'était pas commercial, je savais que le film ne serait pas un blockbuster, un gros succès, c'était un film de niche. Bien sûr ces compromis m'ont fait souffrir.

Qu'est-ce que le cinéma a pu vous offrir que le théâtre ne vous permettait pas ?

C'est plutôt l'inverse, il y a plus de choses qu'on peut faire au théâtre qu'au cinéma. Sur ce projet il y a eu des difficultés notamment d'un point de vue technique mais aussi du côté du processus de production qui m'était inconnu. Sinon, la majeure partie de la distribution était formée d'acteurs que je connaissais, des amis, donc travailler avec eux c'était naturel. Le planning de tournage était très strict, il fallait filmer la nuit entre 18h et 6h du matin pendant l'hiver, avec des équipes techniques différentes, avec des choses qui ne fonctionnaient pas toujours. Il faisait très froid. Par exemple, il y a une scène où un homme court sur des pavés sous une pluie artificielle. On n'a pu filmer qu'une prise, parce que tout de suite après tout était gelé. Quand on s'en souvient, c'est amusant. Au théâtre il ne fait pas -5°C pendant 12h de travail. Il y avait des scènes d'été où les acteurs devaient être en t-shirt et transpirer, on les aspergeait d'eau, mais dans le film on voit bien la buée qui sort de leur bouche à cause du froid. Un des gros avantages du cinéma est le montage. Il est plus facile au cinéma qu'au théâtre de passer d'une scène à l'autre, clac. Par exemple, à un moment les personnages marchent au plafond et on a pu faire tout ça avec une chambre qui tourne. Ce sont des trucs classiques du cinéma qu'il n'y a pas au théâtre.

Quelles ont été vos influences pour la conception du film ?

J'aimais surtout le cinéma italien qui m'a toujours fasciné. Fellini, bien sûr, Ettore Scola... J'aime aussi beaucoup Emir Kusturica. Il n'y a pas que des influences directes, c'est aussi tout ce qu'il y a dans ma tête, tout ce que j'ai pu voir avant...

La musique occupe une grande place dans le film. Pourquoi ?

Oui, il y a beaucoup de musique dans mes pièces. C'est une des choses que la critique m'a reprochées : il y avait trop de musique non diégétique. J'aime beaucoup la musique, c'est pour moi un personnage clef d'un film ou même d'un spectacle. Pas simplement pour l'atmosphère, c'est aussi un point d'appui dramaturgique. Il y a de la musique tzigane. On a demandé à un petit orchestre tzigane de jouer l'Internationale (l'hymne communiste). C'était amusant. C'était difficile pour eux, mais ils ont finalement réussi. Et sinon, il y a une musique composée spécialement pour le film, avec le compositeur Vasile Sirli avec lequel je travaille aussi beaucoup au théâtre.

Est-ce que le tournage s'est effectué dans cette joie qu'on ressent à travers le film ?

Tous les acteurs étaient des amis, des acteurs avec lesquels j'avais déjà travaillé. Tout le monde était très content de faire ce film, mais les conditions étaient dures, il faisait tellement froid. C'était un peu un challenge, l'ambiance était spectaculaire pour tout le monde, l'équipe de tournage empruntait aussi des répliques du film qui sont maintenant devenues un jargon entre eux. Il n'y a pas eu de tensions, rien, tout se faisait avec grand plaisir malgré les conditions météorologiques.

Est-ce que vous vous servez encore d'éléments du film dans vos créations théâtrales, récentes ?

Les thématiques que je travaille au théâtre sont différentes. Il était une fois Palilula était quand-même un film qui partait d'histoires roumaines. Dans mes dernières productions théâtrales il n'y avait pas vraiment les mêmes thèmes.

A propos du film par Silviu Purcărete

Il était une fois Palilula. Constituée par la poussière d'une lointaine planète, Palilula n'est nulle part, c'est à dire partout. C'est une petite île au centre de la plaine de Valachie, où les lois de la physique ne sont pas aussi rigoureuses qu'ailleurs sur Terre. Un film sur ce recoin poétique des Balkans, habité par une population stupide mais charmante, isolée pour l'éternité dans un cycle de beuveries, de banquets et d'orgies. Structurée autour des saisons, l'histoire se déroule au rythme d'une succession de printemps, d'étés, d'automne et d'hivers. Mais il en existe également une cinquième : celle des grenouilles.

Les Paliluliens sont présentés au jour le jour, par séquences et par moments brefs. Ils transportent avec eux leurs mythes et leurs légendes, leurs fantasmes et leurs ragots, leurs histoires et leurs anecdotes qui sculptent le groupe en tant qu'entité immuable. S'ils sont tous dépeints individuellement, ils sont définis en tant que membres de cet ensemble plus grand auquel ils appartiennent. Dépossédés de toute possibilité d'y échapper, ainsi que de l'envie de le faire. Alternativement agités ou indolents, heureux ou mélancoliques, ils sont toujours là, rassemblés au centre du monde, sur la terrasse aux lauriers, à l'hôpital ou à l'hôtel Boema.

Un monde en musique. En arrière-plan, il y a toujours un orchestre tzigane, *taraf* en roumain, prêt à entrer en action, à mettre en relief, une impression de fête ininterrompue et inexplicable, d'oubli de soi, de libération et d'évasion du réel. Les cymbales, organe clé de l'ensemble, donnent le rythme et le ton aux festivités et à la vie. Leur musique se dissout dans un air d'opéra de Verdi, que ce soit en arias, en chœurs, ou en moments de rupture collective. L'univers sonore de Palilula intègre aussi bien le chant d'un oiseau dans le lointain, le tremblement grave des grenouilles, des ronflements symphoniques, le goutte à goutte de l'eau qui ruisselle depuis les toits, la rumeur lugubre d'une sirène...

Regard nostalgique sur les années 60 et 70, dont l'essence est concentrée, tordue et pressée dans un lieu perdu au milieu de nulle part. Et pour ceux qui n'auraient pas connu cette époque : une rencontre surnaturelle avec son absurdité. Mais dans ce monde hors du temps, monde éternel d'assoiffés, de grenouilles, de vieilles courtisanes et d'aristocrates, de médecins malades et de patients en bonne santé, le Parti Communiste persiste à faire irruption comme un rabat-joie.

Ici, aucune des transformations majeures qui ont affecté le monde extérieur ne perturbent les habitants de Palilula. Ni les morts, ni les incendies et les inondations, et encore moins les changements de régimes politiques, qui ne sauraient l'emporter sur leur propension purement roumaine à la moquerie.





Immoralité et mélancolie. Là-bas, on ne peut jamais savoir si les gens mentent, rêvent ou vivent véritablement. Comme dans *L'Ange exterminateur*, on peut entrer à Palilula mais on ne peut jamais en sortir. Mais là-bas, l'ange exterminateur a pour noms immoralité et mélancolie.

À Palilula, les animaux, qu'ils soient des grenouilles ou des chèvres, mentent et délirent comme le font les humains. Comme eux, ils cohabitent et communient dans une fraternelle solidarité.

À Palilula, les morts sont aussi joyeux et aussi bavards que les vivants. Et surtout, aussi portés qu'eux sur la bouteille.

À Palilula, aucun mécanisme conçu par un esprit humain civilisé n'a jamais fonctionné, ni ne fonctionnera jamais. L'industrie et l'ingénierie locales, elles, s'acharnent à défier toute espèce de rationalité.

À Palilula, personne ne travaille, mais tout le monde à de quoi se remplir la panse.

Palilula est un terrain de jeu où il ne naît aucun enfant, car les adultes, vieux ou jeunes, n'ont jamais franchi le seuil de l'enfance.

Palilula est l'Enfer avec des exhalaisons de Paradis. Ou le Paradis se consumant dans les flammes de l'Enfer.

Ma démarche consiste à mettre l'accent sur cette expérience monstrueuse d'une manière détachée, flottante et suprêmement ironique. C'est à partir de là que les personnages de ce film se rattachent à la réalité qui les environne tout en étant infiniment lointaine. L'ironie apporte de la noblesse et des compromis, simultanément et à parts égales. Elle joue un rôle capital dans la description de l'atmosphère tendre, paisible et insouciant de cet univers isolé.

Le message tourne autour du thème de l'héritage et de la mémoire. Que vais-je léguer à mon fils, à part un sabot de chèvre ? Ce que je léguerais, moi, en tant que Roumain, comme personne issu d'une culture minoritaire, ne peut être rien d'autre que le récit lui-même, comme le ferait un citoyen burkinabé, algérien, bosniaque ou colombien. Le récit seul à le pouvoir de donner de la noblesse à l'immondice. Qu'importe la réalité, quand elle est racontée. D'ailleurs, la réalité n'existe même pas, tant qu'on ne la raconte...



« À l'époque du tournage (qui a eu lieu en Roumanie), j'étais étudiante en alternance en France. Je n'ai fait qu'une seule visite sur place. Je me souviens d'une immense boîte frigorifique à la place d'un vrai studio, où on ne tournait que la nuit car toutes les vitres étaient cassées et la lumière était incontrôlable.

Il faisait un froid polaire, pourtant personne n'est tombé malade (l'eau-de-vie et le vin chaud clandestins ont dû aider).

Et c'est la seule fois où j'ai vu mon père en « acteur » mangeant des grenouilles parce que la personne engagée pour ce rôle n'est pas venue et il a fallu improviser.»

Cristina Purcărete (fille du réalisateur)

BIOGRAPHIE

Né à Bucarest, en 1950, Silviu Purcărete est un metteur en scène roumain. Il a plus de 30 ans d'expérience et a signé des pièces mémorables notamment au Théâtre National de Craiova.

Il vit maintenant en France et a également la nationalité française.

Membre à titre personnel de l'Union européenne des théâtres (depuis 2003), il a remporté le prix Golden Globe Peter Brook du meilleur metteur en scène en 1995 et le prix d'excellence artistique de la Fondation Hamada (Festival international d'Édimbourg 1991).

Ses productions ont remporté de nombreux prix et un grand succès critique tant en Roumanie qu'à l'étranger.

En 1996, Silviu Purcărete devient directeur du Théâtre de l'Union, Centre dramatique national de Limoges pour qui ses productions incluent *Orestie*, *Les Trois soeurs* et *Dom Juan*.

Il met régulièrement en scène des opéras, ses productions les plus importantes étant *La Bohème* (Essen), *Parsifal* (Ecosse), *Roberto Devereux* (Wiener Staatsoper), *Castor et Pollux* (Bonn), *Love and Other Demons* de Péter Eötvös (au Festival de Glyndebourne et à Vilnius), *L'Ange de feu* de Prokofiev (Théâtre Csokonai de Debrecen, élu meilleure production au Festival d'opéra d'Armel) ainsi que *Aleko* et *Francesca* da Rimini de Rachmaninov (Buenos Aires).

En 2005, il a monté *Scapino* ou *The Trickster* au Chichester Festival Theatre. En 2006, *The Twelfth Night*, une production du Théâtre national de Craiova, a été présentée lors du Bath Shakespeare Festival, et en 2007, Purcărete a dirigé *Macbett* d'Eugene Ionesco pour la Royal Shakespeare Company.

En 2009, sa performance *Faust* a été l'un des succès du prestigieux Festival de théâtre d'Édimbourg. *Les Voyages de Gulliver*, qu'il a été chargé de mettre en scène avec la compagnie Sibiu par le Festival international d'Édimbourg, lui a valu le Herald Angel Award de la Bank of Scotland en 2012.

De 2017 à 2020, il a travaillé au Japon pour le Tokyo Metropolitan Theatre.

Il réalise son premier film, *Il était une fois Palilula*, en Roumanie en 2010.

Il est Chevalier des Arts et des Lettres.



ED DISTRIBUTION
238, rue du Faubourg Saint-Antoine
75012 Paris
01 43 48 61 49
ed@eddistribution.com